

NOVALIS 2008

RÉCEPTION DE NOVALIS EN FRANCE



Réception de Novalis en France

Par Jean Moncelon

Non seulement Thomas Carlyle, en langue anglaise, et Maurice Maeterlinck, en français, mais aussi le comte de Montalembert et Xavier Marmier, dès 1831, et bien d'autres encore parmi les écrivains et les essayistes, ont prétendu faire connaître Novalis au-delà des frontières de l'Allemagne ; chacun d'entre eux avaient des motifs différents pour entreprendre

cette tâche, mais tous manifestèrent le même enthousiasme pour une œuvre d'abord, qui leur était apparue comme une révélation, pour un homme, ensuite, dont la brève existence, la mort admirable, et jusqu'à son visage, leur semblèrent ceux d'un mystérieux messager et, pour quelques uns, d'un prophète. Trente ans après qu'il eut quitté la manifestation terrestre, Novalis inspira par conséquent ces hommes qui avaient rencontré dans son œuvre de précurseur un prodigieux motif d'espérance. Tous, avec infiniment de pudeur, se sont attachés à lui, et l'ont aimé comme ceux qui avaient connu Novalis de son vivant (les Schlegel, Tieck, Steffens, etc.).

Cent ans plus tard, en 1900, Hermann Hesse affirmait : « Interrompue par la mort de Novalis, l'histoire du véritable romantisme va recommencer ». Émile Spenlé, en 1903, dans son *Novalis devant la critique*, remarquait à son tour : « Il semble que dans les dernières années du 19^e siècle une renaissance romantique se produise un peu partout en Europe, suscitant dans la critique un regain de curiosité à l'endroit des premiers romantiques et particulièrement de Novalis. » Toutefois Maurice Maeterlinck, Henri Albert, Théodore de Wyzewa témoignèrent d'un intérêt qui n'était pas dicté par la curiosité. Novalis les attirait à lui par la vérité de sa parole autant que par la beauté étrange de son destin, voué à l'amour, à la mort et au rêve.

Voici qu'après deux cents ans, après aussi l'admirable traduction de ses œuvres complètes par le poète Armel Guerne, en 1975¹, une nouvelle génération de lecteurs *francophones* lui voue la même vénération que ses prédécesseurs.

Il existe un mystère autour de Novalis. Pourquoi ce poète, mort à vingt-neuf ans, en 1801, est-il demeuré vivant, après trente, cent ou deux cents ans, et pourquoi son œuvre continue-t-elle d'inspirer aujourd'hui les mêmes élans ? Comment interpréter ce singulier mystère ? Certes, son œuvre dissimule un très-rare secret de notre humanité, accessible à quelques uns auxquels il est destiné, mais surtout sa personne et sa langue – « mystère du verbe » – constituent ce mystère même. Si Novalis fut un prophète en son temps, il le demeure deux cents ans plus tard : ce qu'il fut, ce qu'il aima, ce qu'il approcha dans ses visions constituent notre avenir. Et s'il est passé pour un messager divin, à son époque, puis aux commencements du 20^e siècle (Rudolf Steiner), il reste pour nous le même *précurseur*.

¹ Novalis, *Œuvres complètes*, Gallimard, 1975.

C'est ainsi que le très-catholique comte de Montalembert, Henri Albert le nietzschéen, Xavier Marmier, le plus romantique d'entre eux, le saint-simonien Eugène Lerminier ont interprété la vie et les œuvres de Novalis. Ils avaient perçu quelque chose de ce secret de notre humanité que son œuvre leur avait révélé. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer ce secret, ni de révéler le mystère attaché à la personne de Novalis – qui se rapporte à l'initiation, à la voie théosophique (Jacob Bœhme). Laissons plutôt au subtil et pénétrant Théodore de Wyzewa, pour qui « lire Novalis, c'est pénétrer en lui, c'est le voir lui-même », le privilège de nous guider dans cette direction où, pour quelques uns d'entre nous, la clarté se fera, comme une aurore nouvelle se levant sur leurs âmes.

La pensée matutinale de Novalis, la pure beauté de son visage, les épisodes de sa brève existence introduiront alors « un petit nombre seulement / [qui] Sait le mystère de l'amour / Éprouve l'insatisfaction / Et la soif éternelle » sur le « chemin mystérieux qui va vers l'intérieur », au terme duquel ils lèveront le voile sur eux-mêmes, selon ce que Novalis en a dit : « Quelqu'un y parvint – souleva le voile de la déesse, à Saïs. – Mais que vit-il ? Il vit – merveille des merveilles – soi-même » (*Fragment* de mai 1798).

Friedrich von Hardenberg,

**Ehursächßcher Salinenaffessor und designirter
Amishauptmann in Thüringen.**

geb. d. 2. May, 1772.

gest. d. 25. März 1801.

Réception de Novalis en France est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

D'ORI
ENT &
D'OCC
IDENT

<http://edition.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2008-2012